8 9bre 1791

~~FRC.I 3374 B~~
Case
FRC
14650

Jacobins

C'est au XVIII siècle qu'à la honte des peuples modernes on en cherche vainement un seul dont on puisse citer les préceptes d'éducation, comme

THE NEWBERRY
LIBRARY

étant le fruit d'une politique sage et raisonnée. Dans aucun empire on a encore vu le gouvernement s'occuper à former des citoyens et à créer réellement des hommes. Quand les rois ne veulent que des esclaves, comment songeraient-ils à établir des institutions qui contrarieraient leurs projets et qui saperaient leur despotisme. La progression des lumières est l'antidote des tyrannies; aussi dans toute l'Europe ne se trouve-t-il aucune nation chez la quelle la masse du peuple ait la facilité de s'instruire et développer les talens que différens individus peuvent avoir reçu de la Nature. On est encore à se douter que l'Etat le plus florissant sera celui où chaque membre de la Société viendra occuper le poste que lui assignent ses moyens moraux et physiques. Cette combinaison politique ne sert pas même de règle au trop petit nombre de citoyens à qui la fortune permet d'obtenir une éducation plus soignée; et lorsque se trouvant à la tête de la nation, c'est à eux qu'il appartient de déterminer le cours des événemens, ils sont moins élevés pour l'utilité de la patrie que pour leur propre avantage. Toujours l'orgueil ou l'indifférence de leurs parens s'opposent à la culture de leurs dispositions prédominantes. Un peuple corrompu ne voit que les emplois

qui conduisent aux honneurs et aux grandes fortunes. Quelle inconséquence! Vous admirez une riche étoffe, un vase précieux une belle peinture et vous ne rendez pas honneur à la main habile dont ces chefs-d'œuvre sont l'ouvrage! Mais vous qui vous croyez des êtres si importans, quels pygmées ne paraîtriez vous pas si l'on voulait vous placer à coté d'un Phidias ou d'un Appèle? Rien n'est donc plus nuisible à l'expansion des talens et à la prospérité publique que l'usage qui laisse les pères de famille régler eux mêmes arbitrairement la car=rière que doit parcourir chacun de leurs enfans. L'expé=rience atteste que ce n'est ni la raison ni le bon sens qui président à ces déterminations, mais uniquement des vues d'interet ou l'empire de l'habitude. Car le plus souvent on ne sait destiner son fils qu'à la profession qu'on exerce soi=même, comme si chaque individu naissait propre à rem=plir indistinctement tous les emplois de la Société. Faire un tel choix sans consulter ni le gout ni les dispositions du sujet, c'est réduire au néant les talens qu'il peut avoir pour lui faire exercer ceux qu'il n'a point. De là dans les fonctions les plus importantes du gouvernement tant d'hommes à petits moyens, tant d'ignorans, tant d'êtres absolument nuls. De là aussi tant d'injustices, tant d'intrigues,

tant de fausses opérations, tant de gaspillages, tant d'abus dans toutes les parties de l'administration. Il faut avoir de grands hommes pour faire des révolutions, et pour en avoir il faut en former. C'est par où commença Lycurgue quand il voulut régénérer les Spartiates. Il prit même pour base de son gouvernement l'Education perfectionnée de la jeunesse. C'est par cette nouvelle institution, qu'apprenant aux citoyens qu'ils appartenaient exclusivement à la patrie, il leur inspira à tous cet esprit public, sans le quel le corps d'une nation manquant de contexture et d'unité n'a ni vouloir ni force et se voit parconséquent à la merci du premier ambitieux qui prétend s'en rendre maître.

Mais, Messieurs, pouvons nous jamais espérer que l'Education soit ramenée à des principes d'utilité générale tant que des parents distraits par leurs occupations journalières, souvent pétris de vices et de préjugés et qui seront toujours ou trop sévères ou trop faibles pour ~~leurs~~ enfans, seront chargés d'un soin aussi essentiel. Ordinairement, on croit avoir tout fait, quand on a mis auprès de son fils un précepteur, ou bien quand on l'a mis dans un collège. Mais que pouvez vous attendre d'instituteurs assez ineptes pour calquer leur conduite sur des usages, dont l'ancienneté fait tout le mérite, ou qui ne savent déroger aux

règles généralement suivies que pour y ajouter de faux principes ou l'empreinte de leurs préjugés? Malheureusement la nature ne prodigue pas de Jean-Jacques, aussi combien voyez vous d'Emile? Un précepteur est ordinairement regardé comme le premier serviteur de la maison à qui l'on semble faire beaucoup de graces en lui accordant une place au bout de la table du maître. C'est ce qui force celui-ci à devenir moins exigeant dans son choix et à se trouver presque toujours servi comme il le mérite. Quoi! vous ne conçevez pas que l'homme qui vous représente dans le plus saint des emplois, doit être environné de toute votre considération et de toute votre estime; que ce doit être le premier de vos amis, ou du moins que la politesse exige que vous paraissiez lui en accorder le titre. N'avez vous donc jamais observé l'effet que produit sur l'esprit des élèves ce ton leste et méprisant avec le quel traite leur mentor. A peine ont-ils remarqué ce défaut d'égards qu'ils cessent à leur tour d'estimer celui qui devrait constamment paraître à leurs yeux l'être le plus respectable, et il faut alors que la ~~confiance~~ crainte vienne suppléer en eux la confiance. Au reste, ce genre d'éducation privée offre une foule d'autres inconvéniens. Le faible de certains parens, l'exemple du luxe, la bonne chère, la mollesse, une existence trop inactive, le rapprochement des domestiques,

sont autant de causes de corruption qui égarent l'esprit des enfans et pervertissent leur ame positivement à l'époque de la vie où l'on doit travailler à leur donner la plus forte trempe. Les hommes étant destinés à vivre en société ne peuvent mieux se préparer à bien remplir leur tache qu'en se trouvant mêlés de bonne heure avec leurs semblables pour apprendre à les connaître, pour sentir le besoin qu'ils ont de leurs secours, pour s'accoutumer à supporter leurs faiblesses, pour se faire une habitude de partager leurs peines et leurs plaisirs, en un mot pour se pénétrer des devoirs du citoyen, en se formant dès le premier âge à remplir les obligations qu'im=pose toute société. Rollin dans son traité des Etudes, a examiné si la réunion des enfans ne les exposait pas aussi aux dangers de la corruption: mais c'est uniquement le séjour empesté pour la jeunesse. C'est cette existence trop séductrice dans un âge où le sang bouillonne, ce sont ces occupations trop attachantes pour de jeunes dissipés, qui servent à les perdre. On ne songe qu'à cultiver leur esprit, quand il ne s'agit pour ainsi dire que de façonner que de fortifier leur corps. Cependant la nature elle même en rendant plus tardifs les développemens du moral nous dit assez clairement qu'il faut s'occuper avant tout de la perfection du physique. Comme le grand air est nécessaire aux plantes, c'est

une grande activité que demande la jeunesse. Les études qu'on lui fait faire sont donc aussi opposées à l'essence de sa consti=
=tution qu'à son caractère. La tenir des heures entières languissant sur des livres, c'est absolument fatiguer en elle et le moral et le physique. On craint les dangers de la dissipation, mais elle passe avec le feu de l'age. Telle est la marche de la nature qu'un homme de 25 à 30 ans ne met plus son plaisir à courir la campagne comme à 10 comme à 15 ans. Lisez les voyageurs, consultez l'abbé Raynal, dans ces momens où conservant toute la force de son génie, il écrivait avec autant d'éloquence et de vérité, il vous dira qu'il n'est point d'homme ni plus grave ni plus réfléchi que le sauvage. Cependant son éducation est toute active, toute volontaire, toute dissipée. Il ne connait d'autre emploi du temps dans son jeune âge que la course la chasse et tous les exercices du corps propres à faciliter les opérations de la nature et à fortifier son temperament; c'est dans les momens de repos, c'est en menant une vie oiseuse et inactive que la jeunesse se perd. La vivacité de son imagi=
=nation travaille, mais non pas à l'objet dont elle devrait être occupée. Un thème, une version se font à la hate, sans gout sans émulation; et le moment de finir cette tâche est tout ce que l'enfant désire. En est-il débarrassé? si néanmoins vous

le tenez à l'étude, bientot vous le verrez dormir et alors gardez vous de l'éveiller : car dès qu'il ne sommeille pas, ses réflexions chaleureuses viennent électriser son être, et l'activité de son imagination le plonge dans des spasmes qui accélerent les époques fixées par la nature. J'en appèle à vous-mêmes, Messieurs, et au souvenir de ce que vous avez fait, de ce que vous avez été à cet âge ? Rollin donne comme préservatif la surveillance ; mais j'assure, pour avoir été à portée d'en faire l'expérience, que, quelque soit cette vigilance, l'ordre actuel tend toujours à la rendre inutile. D'ailleurs, si dans les colléges administrés par ces corps voués à l'instruction publique, la règle strictement observée sert à atténuer l'existence du mal, il n'en est pas de même dans ceux dont les instituteurs sont des gagistes, ayant toute l'insouciance, toute la tiédeur, quelquefois toute la bassesse d'âme de celui qui, sûr d'un salaire, s'occupe fort peu de le mériter. Depuis que les habitués de paroisse, la plupart aussi imprégnés de pédanterie que d'ignorance sont venus s'emparer de toutes les chaires et de tous les emplois des maisons d'éducation, on a vu des professeurs petits maîtres donner l'exemple de l'indolence et de la fatuité, des professeurs usuriers mettre à contribution leurs élèves, des

professeurs, cerbères de littérature, passer entièrement l'heure de leur classe à travailler leurs extraits. On a vu aussi des principaux négligens abandonner la conduite de leur pension à des maîtres de quartier sans expérience. On a vu dans les promenades et dans les rues de Paris, des bandes d'écoliers cou=rant çà et là sans pouvoir distinguer celui d'entre eux qui pouvait être le maître ou le disciple. On a vu des Principaux avares qui, pour avoir moins de gens à payer, ont restreint le nombre des surveillans ou qui encore n'ont fait qu'un tout de leur pension, au lieu de la distribuer par chambrées, puis=qu'il est si dangereux de laisser pêle-mêle des enfans de différens âges. Enfin le dirai-je, on a vu des Mentors de 20 à 22 ans, nourris dans Paris au sein de la débauche et du vice, non seulement en donner l'exemple à leurs élèves, mais encore les séduire, mais les corrompre, mais encore les entraîner dans l'abîme; mal d'autant plus funeste qu'il est caché sous le voile du plaisir et que, dans ce 1er age où le genre nerveux est si délicat et par conséquent si facile à irriter, la machine une fois montée ne se détend plus. Ainsi de malheureux enfans, instruits par leurs camarades plus agés qu'eux ou par leur indigne maître, d'un secret qu'il est si important de leur laisser ignorer, s'épuisent, s'exténuent et renoncent pour ainsi dire à ne jamais

être avant même que d'avoir été.

Voilà, Messieurs, comme des générations dépravées se succèdent; car, que peuvent être des hommes qui font de si bonne heure l'apprentissage du vice, si non d'être livrés à toutes leurs passions et abandonnés à tous les brigandages. Voilà aussi, n'en doutez pas, ce qui fait si généralement dégénérer en libertinage crapuleux nos liaisons avec un sexe qui n'inspira que des sentimens de gloire tant qu'on sut l'honorer et qui conduit à la turpitude depuis qu'on le deshonore. De là, cette coquetterie ruineuse qui, ne laissant plus aux graces naturelles et aux vertus le soin de nous plaire, va chercher dans l'age et la parure le triste avantage d'inspirer un interet d'un moment. De là, ce luxe outré, ces dépenses excessives qui dévorent et détruisent les fortunes les plus stables: de là ce dégout mortel au sein de l'Hymenée: de là cette séduction, ces éclats, cette rouerie qu'on se plait à afficher et que plusieurs villes de l'empire disputent à la capitale: de la enfin cette dissolution introduite jusque dans les campagnes, dans ce dernier asyle de l'innocence, et où maintenant on la cherche sans pouvoir la rencontrer.

Puisse, Messieurs, ce tableau de nos mœurs qui n'est que trop fidèle, vous rappeler les suites terribles qu'ont la

dépravation de Rome. Où il n'est pas de liberté à pré=tendre, où la régénération des peuples doit porter sur les mœurs. Jamais un cœur perverti, insensible à l'honneur ne sait ap=précier la gloire d'être libre. Que servent donc l'esprit, la science et les talens lorsqu'ils sont associés aux vices? à en=traîner dans plus d'écarts et à rendre les mauvais penchans plus nuisibles et plus contagieux. C'est encore une fois un très grand malheur que de faire l'apprentissage du vice avant qu'on puisse connaître tout ce qu'il a de dangereux et d'odieux. Alors l'âme se familiarise plus aisément avec l'habitude de s'en souiller. L'age des passions arrive et consolide cette habitude et, quand enfin la raison se fait entendre, ce qui dans cette hypothèse n'arrive pas toujours, il n'est plus temps, l'âme est souillée, l'esprit est flétri et le physique est usé. Il est donc instant de songer à former d'autres hommes; mais on doit y renoncer si l'on ne suit pas une marche nouvelle, en adoptant les principes d'éducation déjà enseignés par la philosophie. Peut être, Messieurs, n'y a-t-il pas un de nous qui puisse tourner ses regards vers les premières années de sa vie, sans éprouver des regrets en se rappelant le temps qu'il a perdu. Mais les projets de fortune et le tourbillon des affaires ramènent bientôt à d'autres réflexions d'autant plus aisément que person=

=ne n'a la perspective de rétrograder. La difficulté de trouver de bons instituteurs ne sera pas sans doute ce qui embarrassera le moins. Ils sont bien rares les hommes capables de former leurs semblables! Il n'existe qu'un seul modèle en ce genre et ce modèle est une fiction. Oui, Messieurs, il faudrait être comme Pallas la sagesse incarnée pour remplir dignement cette charge impor=tante. Le génie le plus sublime, l'érudition la plus profonde, la vertu la plus pure ne sont pas encore suffisans. Il serait nécessaire d'allier à beaucoup de caractère beaucoup d'activité, et à beaucoup de réserve l'extérieur le plus ouvert et le plus propre à inspirer de la confiance. Il faudrait être sans passions comme sans préjugés, avoir une égalité d'humeur inaltérable et autant d'élévation dans l'âme que de simplicité dans ses moeurs et dans ses manières; il faudrait en un mot être plus imposant que sévère et affecter surtout une impartialité à toute épreuve. Ainsi la réunion de tant de qualités exigibles, certifie elle seule qu'il n'est peut être pas de choix dans lequel on doive apporter ni plus d'attention ni plus de scrupule. Cette première vérité posée, je dirai que pour prévenir les inconvéniens des rigueurs ou des caresses, des préjugés et de l'inconduite même des parens, il devient indispensable de prendre les élèves en sortant des mains des femmes. Il est toujours plus avantageux de travailler sur un sujet neuf et

pour cela il faut le saisir au moment où ses organes n'étant pas encore développés n'ont pu recevoir aucune mauvaise impression. Quand un enfant est déja entaché de quelque empreinte défectueuse, son éducation n'est plus qu'un cours de contrariétés : aulieu qu'étant tel qu'il est sorti des mains de la nature et uniquement mu par ses impulsions, l'art de l'instituteur consiste alors à suivre la marche qu'elle indique pour faciliter ses progrès, comme ces arbrisseaux qui servant de support à la vigne en favorisent les développemens.

On distinguera donc les exercices propres à chaque période du 1er age : et l'on reconnaitra que c'est une grande leçon tracée par les poëtes de l'antiquité qui nous ont représenté le centaure Chiron, instituteur de Jason, d'Hercule et d'Enée, exerçant sans cesse à la course ces héros dans le plus bas âge. C'est par la fatigue que le tempérament acquiert de la vigueur, que la santé se fortifie, que le corps obtient de la légereté et de la souplesse, que les membres apprenant à se mouvoir avec adresse et précision, qu'enfin tout notre être s'endurcit au travail et en prend insensiblement l'habitude. Que les exercices de la jeunesse soient donc aussi variés qu'utiles. Que vos enfans apprenent à monter à cheval, à danser, à manier les armes. Qu'ils fassent de grandes courses à la campagne, qu'ils

jouent à la balle, au palet, qu'ils portent des fardeaux, qu'ils gravissent des montagnes, qu'ils ne s'assoient jamais ou presque jamais. Enfin tenez les dans une telle activité qu'ils puissent s'oublier les uns les autres et que leur physique harcelé par l'action émousse et ralentisse à son tour la vivacité du moral et la fécondité des passions. C'est ainsi qu'on parvient à les tenir en garde contre eux-mêmes. C'est ainsi que dans le moment où l'on ne peut les surveiller, le besoin de repos supplée le défaut de vigilance. C'est ainsi que tout concourt parconséquent à former des hommes robustes, agiles, adroits et laborieux: on peut en juger par l'exemple de Henri IV. Personne n'ignore qu'il fut nourri dans les bois et parmi les pâtres. Accoutumé comme eux à supporter les plus rudes fatigues, il a été un guerrier aussi actif que vaillant; il a eu un tempérament fort et robuste, l'esprit qu'il avait s'est cultivé sans peine, un seul homme pouvait en Europe lui disputer la 1ère place en politique, aucun souverain n'a montré la même intelligence ni la même application aux affaires; et, si dans son poste, le centre de la corruption, Henri IV a mérité quelques éloges, il en est redevable à son éducation primitive.

La culture des arts doit être l'unique occupation attachante départie à ce 1er âge. Ainsi la peinture, la musique, la sculpture ou la science des proportions seraient enseignées comme délassements jusqu'à ce que le gout en se développant vint annoncer des talens supérieurs

et la nécessité de les cultiver avec plus de soin. On a reproché à Jean-Jacques d'avoir fait de son Emile un artisan; mais quoique en puisse dire l'orgueil, il y a tant d'incertitudes dans les évé=
=nemens de la vie qu'il serait toujours sage d'avoir un talent qui put permettre de se jouer des taleus de la fortune. Combien de jeunes gens croupissans sur le pavé des grandes villes, élevés d'après nos préjugés ne savent où donner de la tête et qui souvent se deshonorent par des bassesses ou se perdent en commettant des crimes, pour n'avoir pas eu la ressource d'aller exercer quelque talent précieux dans l'atelier d'un artiste. D'ailleurs les arts ne peuvent rester dans l'avilissement qu'autant qu'il vous manquera de grands maîtres. Appele fut l'ami d'Alexandre, Léonard de Vinci celui de François 1er : créez donc de nouveau des Zeuxis, des Michel-Ange, et la gloire, sœur de l'Immortalité, sera restituée aux arts qui vous immortalisent.

A l'égard de la Morale, il faut pour les jeunes gens la réduire en pratique. Ils sont trop dissipés pour prêter une attention suivie aux plus belles maximes. Ils sont encore plus incapables de les méditer. La réflexion est un fruit tardif qui n'arrive à maturité qu'à l'aide de la raison. Donnez à vos élèves une idée du véritable honneur fondé sur la justice. Voilà le 1er principe de morale dont il est essentiel de les pénétrer, car le sentiment de la justice est la source

de toutes les vertus. Joignez à ce 1er mobile l'aiguillon de la gloire. Je n'entends pas celle qui a pour base une sotte vanité mais celle qui embrase l'âme du désir de se distinguer par des actions aussi louables que honnêtes. C'est ainsi qu'on prépare les hommes à faire de grandes choses. Ajoutez à ces deux ressorts la haine du vice, inspirée par la honte qui le couvre. Il faut se garder surtout d'affaiblir ce dernier moyen en l'étendant à des fautes de convention. Que seulement une injustice un trait de malignité et d'envie, une intention marquée de nuire répande sur le coupable une teinte odieuse à ses propres yeux et que cette tache ne s'efface jamais ni par l'oubli du temps ni par les excuses adressées au maître mais uniquement par la réparation de l'injure ou du mal commis. Soutenez, alimentez le zèle de vos élèves par des éloges et par des marques particulières de confiance. Il est inconcevable qu'on paraisse encore ignorer toute la force d'un pareil moyen. Punissez non par des maltraitemens, car ils avilissent l'âme; sans doute il est plus facile de donner un soufflet que de faire entendre le langage de la raison dans des momens où pour l'ordinaire on ne l'écoute pas soi même. On se persuade qu'un enfant est parfaitement élevé quand on lui a inspiré une grande soumission, motivée par une grande crainte. Mais en réduisant les choses à la vérité, il arrive qu'on a fait un esclave de son élève et rien de plus. Ainsi au lieu de le perfectionner, on a ouvert son cœur à tous les

défauts inhérens à la servitude. On l'a rendu pusillanime, rampant, vindicatif et menteur. Mais un maître éclairé, mais un instituteur philosophe va couper le mal dans sa racine en parlant au cœur de son élève. Une peinture vive de la faute qu'il a commise et de ses effets, des reproches tantôt affectueux tantôt amers, des refroidissemens, des incommunications, l'art de faire naître le repentir en réveillant l'amour propre, ce sont là les plus sûrs moyens de correction. Quant à la culture de l'esprit, je ne prétends pas surement qu'elle soit négligée pendant ce 1er age. L'histoire, la géographie, l'astronomie même et les mathématiques feront partie des instructions de vos élèves, mais sans le secours des livres. Les enfans lisent avec trop peu d'attention et d'interet pour savoir tirer quelque fruit de leurs lectures. Que leur servira donc d'avoir entre les mains Horace et Virgile, s'ils ne savent pas les apprecier? et en les en supposant capables, serait-il prudent de leur confier ce 1er auteur? de même la lecture de Tacite et de Tite-Live ne leur offre qu'une occupation fastidieuse qui les rebute dès le principe et qui souvent les dégoute pour toujours de ce genre d'étude. Il faut donc suivre ici un nouveau plan. Au lieu de consulter un globe terrestre ou une carte topographique, la géographie s'enseigne en courant la campagne. Au nord est la Suède, au midi la Sicile, à l'orient l'Asie, à l'occident la France. Voilà les quatre points de l'Europe qu'un enfant peut apprendre à connaître

au milieu d'un champ. En s'accoutumant ainsi à s'orienter il acquiert en même temps les 1ères notions d'Astronomie.

L'étude de la géométrie peut également devenir un objet d'amusement. Dans une promenade on calcule les distances: le contour des localités offre des formes mathématiques. On distingue la direction des lignes en suivant des routes droites ou courbes. On mesure les hauteurs, on nivèle les fonds: en un mot, on invente des contrefaçons pour remuer pour enlever pour ~~faire~~ marcher des masses pesantes. Peut-on mieux enseigner aux enfans l'histoire, ce rudiment du cœur humain qu'en fixant leur attention et en piquant leur curiosité par des récits intéressans et amenés autant qu'il est possible par les circonstances? Que toujours l'explication conduise à quelque précepte de morale. C'est ainsi qu'on rectifie les mœurs, en meublant l'imagination. Alors un jeune élève ne saura plus sèchement combien Alexandre et César ont gagné de batailles, mais dans quelles circonstances, ils ont paru de grands hommes et mérité ou des reproches ou des éloges. Souvent vous lui faites raconter à son tour, le trait d'histoire que vous lui avez appris la veille. Par cet exercice on l'accoutume sans paraître y songer à rendre ses propres idées sans confusion et sans embarras. Enfin voudra-t-on

cultiver la mémoire des Enfans, on se gardera bien de leur faire apprendre et réciter machinalement des passages d'auteurs qui pour eux ne sont qu'une collection de mots vides de sens, quand on ne les met point à la portée d'en connaître les beautés. On attendra donc que l'esprit des élèves soit assez développé pour apprécier les endroits intéressans d'un ouvrage et pour que le son des mots frappe à la fois leur âme et leur imagination. Alors, on leur donnera des Analectes d'orateurs et les plus fortes scènes de nos plus belles tragédies, non seulement à apprendre par coeur, mais à débiter devant une assemblée d'étrangers. Cet exercice que les Jésuites avaient adopté avec tant de succès produit plus d'un avantage. Il enrichit la mémoire, il fait prendre insensiblement le gout de la lecture, il instruit des beautés de la langue, il électrise l'esprit, il enflamme l'émulation, il communique à l'âme de grands sentimens, il prête au débit de la grâce et de la dignité; en un mot, il familiarise avec l'usage de parler en public, et par conséquent à se dépouiller de cette fatale timidité, le 1er obstacle de nos progrès et si souvent la mort du talent.

C'est ainsi, Messieurs, que traçant une route nouvelle on obtiendrait de nouveaux résultats. Vos jeunes-gens seraient au

moins disposés à parcourir avec distinction la carrière où le gout et le talent les appèleraient. Alors chaque age acquererait les notions qui lui sont nécessaires et chaque citoyen exercerait la profession conforme à ses moyens. Tous les états de la Société reprendraient une vigueur nouvelle, et les hommes se distinguant dans chaque emploi apprendraient à s'estimer. Il y aurait plus d'union, plus d'esprit public, et notre liberté n'en serait que mieux cimentée.